

Nouveautés littéraires

Numéro 174, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2015). Compte rendu de [Nouveautés littéraires]. *Québec français*, (174), 104–120.



PIERRE-LUC BRISSON

Le cimetière des humanités

Poètes de brousse, Montréal, 2014, 108 pages, coll. « Essai libre »

On peut dire que la plaquette *Le cimetière des humanités* du jeune Pierre-Luc Brisson, blogueur assidu et chroniqueur participant à diverses tribunes, a fait bonne fortune, si l'on considère qu'elle a soulevé la problématique de l'intégration des classiques dans l'éducation, suscitant ainsi débats, tables rondes et même cahier spécial autour de cette notion de « classiques » dans le journal *Le Devoir* en mai dernier.

L'essai de Brisson, synthétique et percutant (l'un appelant l'autre...), défend la thèse d'un nécessaire retour aux humanités (philosophie, histoire, littérature) pour solidifier la formation des jeunes Québécois qui, selon lui, manque de profondeur et de contenu. Bien que ce projet de revendiquer la réhabilitation d'études classiques (lire ici l'Antiquité gréco-latine) paraisse inusité ou pour certains rétrograde, on peut tout de même inscrire cette préoccupation dans une tendance occidentale plus générale d'un retour à l'humanisme, au sens de l'aventure humaine, qui émerge à l'apogée d'un néo-libéralisme où l'argent a fini par gangrener toute valeur culturelle, tout signe d'une culture non « utilitaire » dans le parcours scolaire.

L'essai est structuré efficacement. Dès l'introduction, après un survol du « passé oublié » que représentait, entre autres, le cours classique de nos aînés et une brève critique de la dérive culturelle actuelle, l'auteur annonce son plaidoyer en faveur d'une redécouverte de ce que peut offrir le modèle antique. Dans le premier chapitre, judicieusement appelé « Un champ de ruines », Brisson constate les faiblesses de l'enseignement, à l'université comme au secondaire, et dénonce ainsi l'inculture des étudiants... et de leurs professeurs. Dans les chapitres subséquents, on s'efforce de démontrer que le recours à l'Antiquité permet d'exalter la « force de l'idéal et le devoir de résistance » en proposant des modèles issus tant de la mythologie que de l'Histoire, comme Achille, Antigone, Socrate, Hypathie, Cincinnatus ou Périclès (pour n'en nommer que quelques-uns). En conclusion, l'auteur réitère son vœu de revoir le rôle de l'école pour en faire le dépositaire d'un humanisme qui offrirait non seulement une culture solide aux jeunes, mais leur permettrait également de prendre conscience de leur devoir social dans la continuité de l'histoire humaine.

Le cimetière des humanités se révèle donc intéressant dans la mesure où, par une position univoque et résolue, dans un style simple qui laisse pointer sa subjectivité, Brisson suscite le débat. Cette notion de « modèle » historique a le mérite d'incarner l'enseignement, de lui redonner un sens humain et formateur pour les jeunes. On peut peut-être douter que la période antique représente à elle seule une panacée qui sauvera l'avenir de la culture et de l'éducation. Il me semble que toute incursion incarnée, sentie,

documentée dans le passé pour appuyer l'enseignement actuel permet souvent d'échapper aux dérives formalistes de certaines pédagogies et renvoie aux étudiants un miroir d'eux-mêmes, en tant qu'humains, qui relativise l'ego-ethnocentrisme ambiant.

✱ ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

YING CHEN

La lenteur des montagnes

Boréal, Montréal, 2014, 125 pages

Ying Chen présente ici son second essai, adressé à l'un de ses fils. Le premier, *Quatre mille marches* (2004), avait réuni des réflexions variées et brèves sur un voyage effectué à Shanghai. Dans *La lenteur des montagnes*, elle utilise la même langue épurée que celle de ses romans tout en gardant un discours léger et fluide. L'auteure parle sur sa difficulté de vivre dans un monde où prime la vitesse, ce qui explique le (très beau) titre, puisque trop de détails, de doutes et de contradictions l'assaillent. C'est pourquoi elle s'est mise à la lecture d'un des monuments de la littérature chinoise, le *Yi Jing*, qu'elle lit en traduction, le texte d'origine étant d'une telle complexité que seuls les spécialistes sont en mesure de l'interpréter. Cependant, ce texte, que l'on appelle aussi « Le livre des transmutations » (en Occident, il s'agit à peu près de l'équivalent du « Ta panta Rhei » d'Héraclite, sauf que le livre chinois est son aîné de plusieurs millénaires), offre de multiples interprétations et touche tous les domaines de la vie, comme celui qui forme l'un des centres de la pensée de Chen, l'*altérité*, à la base des préoccupations de tout immigrant qui tente de s'insérer dans son nouvel environnement.

En fait, l'écrivaine a besoin, comme tout auteur sérieux, de « silence, lenteur, patience, inutilité, falaises, replis », caractéristiques de l'essence même des montagnes (p. 28). Dans une image magnifique, elle voudrait être pour son fils « une chaîne de montagnes qui entoure une vallée effervescente » (p. 31). La mère doit remplir le rôle du père, mort quand ses enfants étaient encore très jeunes, leur donner l'amour et les lignes directrices leur traçant les voies de la vie dans un exil qu'elle a choisi, elle, mais pas ses fils, qui constatent leur différence dans un milieu souvent arrogant, condescendant, rempli d'idées préconçues sur la Chine et les Chinois. En Colombie-Britannique, ils sont considérés comme « les autres » et se sentent rejetés ou carrément exclus. De quelle façon pourront-ils trouver ce qui nous échappe toujours, ce paradis « perdu ou impossible » (p. 43) et comprendre que nous n'appartenons qu'à nos propres rêves, que l'identité est davantage une création qu'un héritage ? Plus nous vieillissons, plus nous sommes multiples puisque les années ajoutent leur lot de fard à notre visage, et moins nous savons regarder parce que nous perdons la fraîcheur du regard de l'enfant que nous étions.



C'est pourquoi les romans de Chen, d'*Immuable* à *La rive est loin*, explorent les fonds ténébreux de l'âme humaine et décrivent les combats intérieurs d'êtres en constante mutation. L'immigrant descend dans un tunnel parce qu'il doit effectuer une traversée pour comprendre qu'il ne traverse rien – ici, elle rejoint la pensée de Kafka –, que le tunnel est déjà la destination, voire la destinée. Il arrive que, dans l'acte d'écrire, l'écrivain perde sa langue pour s'inventer une nouvelle voix. Comment atteindre l'autre dans un pays où l'auteure est doublement exilée, puisqu'elle a choisi d'abandonner sa langue d'origine et s'exprime désormais en français dans un environnement anglophone ? Il ne lui reste qu'un moyen, radical : plonger dans la langue, même si elle ne la possède pas comme elle le voudrait parce qu'apprise trop tard, remonter à la surface avec un nouveau visage, où Proust, Valéry et de grands auteurs chinois ont laissé leurs empreintes. « Je voulais décrire une succession d'impressions et

de troubles de cette errance cosmique [...], décrire le destin humain », dit-elle de ses romans, avec une désarmante modestie (p. 94).

Un livre tout simple en apparence, mais où chaque mot compte. Dans son essai, Chen livre l'essentiel d'une pensée inquiète, qui doute de sa valeur et qui n'aspire qu'à ressembler aux montagnes : sur les tableaux des anciens maîtres, des nuages en cachent les assises sur terre, elles semblent flotter, légères et lointaines, immuables et pourtant en lente et constante transformation. Cette écriture traversée par le lyrisme et la délicatesse, éléments qui marquent l'œuvre de Chen, est menée de main ferme. Elle y exprime une pensée différente de la nôtre et, par là, rapproche l'Orient et l'Occident en proposant des moyens d'abolir les frontières entre le Moi et l'autre.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

FABIEN GIRARD

Secrets de plantes 2

Les éditions JCL, Chicoutimi, 2013, 214 pages

En 2008, Fabien Girard signait un premier livre intitulé *Secrets de plantes* qui, selon la description même apparaissant sur la première de couverture, présentait les saveurs, élixirs et fragrances de la flore boréale. D'abord tiré à un nombre restreint d'exemplaires, cet ouvrage s'est vite attiré la faveur du public, si bien qu'il a dû, depuis, faire l'objet de quelques réimpression successives.

Nul doute que le second tome sera lui aussi prisé du lectorat, puisqu'il offre les mêmes qualités de contenu et de présentation.

Disons d'abord que Fabien Girard est biologiste et qu'il s'intéresse plus particulièrement à la botanique. C'est un esprit curieux que la moindre pousse interroge et qui met à profit ses immenses connaissances aussi bien que ses multiples observations pour proposer des recettes originales. En tant qu'employé d'une coopérative forestière du nord du Lac-Saint-Jean, il a mis au point de nombreux produits culinaires et pharmaceutiques dérivés des plantes autochtones de sa région. Aujourd'hui, en tant que conférencier et professeur, il se consacre principalement à la diffusion de ses trouvailles, dont il fait ainsi profiter un large public.

Secrets de plantes 2 propose quarante-trois monographies d'espèces de la forêt boréale, ainsi que deux annexes traitant respectivement de l'argile et du platine. Si les textes se fondent sur des données scientifiques indiscutables supportées par des analyses en laboratoire, ils constituent une vulgarisation conviviale de la matière, agrémentée çà et là de trucs que

chacun peut expérimenter, de recettes de cuisine ou même d'anecdotes plaisantes.

Ce que révèle Girard, en plus de la chimie des plantes, ce sont les vertus pharmaceutiques, culinaires, olfactives ou même cosmétiques des espèces qu'il aborde, ainsi que les moyens de s'en prévaloir. Pour décrire brièvement ses sujets, il dédaigne le jargon des botanistes, évoquant plutôt des signes distinctifs qui permettent à tout amateur de les reconnaître sur son parterre et dans les boisés.

Quant à sa facture, le livre est particulièrement séduisant pour qui se donne la peine de le feuilleter. Il se présente dans une édition relativement luxueuse et chaque page est rehaussée par des photographies couleur qui exploitent les infinies nuances de la flore, tout en fournissant un complément pertinent aux informations contenues dans les textes.

On sent l'auteur émerveillé par ce que la nature nous offre et son enthousiasme est contagieux. Dès qu'on aborde ses livres, on ne peut faire autrement que d'adhérer à sa passion. De plus, si vous avez l'occasion de le rencontrer dans un salon du livre, lors d'une conférence ou même chez lui, il se fera un plaisir de vous faire vivre une expérience gustative unique qui vous convaincra.

La maison d'édition JCL vient de mettre sur le marché le *Coffret de tous les secrets*, qui regroupe dans un cartonnage attrayant les deux livres de Girard. Nul doute que les amateurs de la nature voudront posséder cet ensemble, aussi agréable à l'œil qu'à l'esprit.

✱ CLÉMENT MARTEL



essai

JACQUES GODBOUT

Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté sur les livres, la politique, la culture, la religion, le Québec et la saison

Boréal, Montréal, 2014, 240 pages

Ce n'est plus comme avant. Chaque question que Mathieu Bock-Côté sert à l'intellectuel Jacques Godbout rappelle ce mouvement inéluctable du temps, avec les changements sociaux que cela engage. L'entretien entre les deux hommes prend ainsi cette apparence étrange : le jeune intellectuel qui demande au plus vieux de nous raconter comment, à son époque, c'était mieux qu'aujourd'hui. Et il est sans doute injuste de le formuler en ces termes, mais il y a là le trait fondamental du *Tour du jardin* : un jeune homme qui veut s'imaginer un avant d'harmonie, de respect, où le sacré opérait encore pour le bien de la marche du monde, et un plus vieux qui, sans le contredire, raconte tout de même le Québec dans l'esprit d'une continuité, comme si les choses ne changeaient jamais vraiment. Aussi, il faut le dire, comme le remarque Bock-Côté dans son avant-propos, Godbout est un réformateur, opposé en cela aux révolutionnaires. La société pour lui évolue sans crise, s'adapte sans changer, et le vieux qui y regarde n'est qu'un peu plus désabusé qu'au début, on ne pourrait pas dire plus *dépaycé*.

Le projet vise, on le comprend, à livrer les mémoires, informelles, de Jacques Godbout. Divisé en thèmes, ceux mêmes qui figurent en sous-titre de l'ouvrage, le livre, il est vrai, visite un peu la vie de l'intellectuel, qui présente certaines anecdotes de son vécu : l'ONF dans les années 1960, ses expériences d'enseignement au début de sa carrière, un certain rapport à l'écriture – propos qui, un peu superficiellement abordé, appelle le journal de l'écrivain, *L'écrivain de province* (Seuil, 1991), plus efficace dans cette tâche.

Pour le peu qu'on apprenne de la mémoire de Jacques Godbout, on retient davantage la véritable simplicité d'une époque, où une poignée de gens éduqués se fréquentaient, sans égard pour les allégeances politiques ; on retient la solidarité d'une classe, même d'un *groupuscule*, notamment les anciens du collège Brébeuf, qui pouvaient manier de la magie et trouver un emploi à leurs confrères. Tout cela fait ressembler les années 1960, la sanctifiée Révolution tranquille, à la lubie amusante et productive d'un petit groupe cultivé.

Or, il serait plus juste de mentionner que Jacques Godbout parle fort peu, au final, du passé. Le passé n'apparaît que par ricochet, pour aborder un aujourd'hui un peu délavé, difficile à saisir, mais un aujourd'hui qui ressemble un peu à l'alors. En cela, le contexte du livre – des entretiens – transparait dans le propos : c'est au legs d'un savoir bien davantage que d'une existence que nous assistons. Godbout nous dit ce qu'un intellectuel des années 1960 pense de notre

époque. Et le lecteur trouvera parfois à s'amuser des décalages que cela crée.

Les entretiens se terminent sur un court essai de Godbout, paru auparavant dans *L'inconvénient*. Émouvant et grave, il jure un peu avec la légèreté du livre, comme pour nous faire regretter que l'ironiste ne se repose qu'aux toutes dernières lignes.

✱ DAVID BÉLANGER

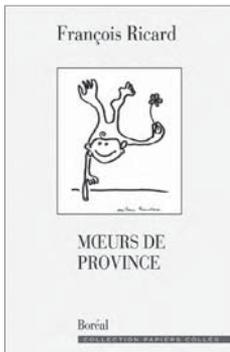
FRANÇOIS RICARD

Mœurs de province

Boréal, Montréal, 2014, coll. « Papiers collés », 232 pages

L'affirmation peut sembler étrange et manquer, en ce sens, de pertinence, mais voilà sans doute par où il faut commencer : *Mœurs de province*, le dernier essai de François Ricard, est authentiquement ricardien, tout coincé entre cette ironie mordante, faite d'un humour méchant, d'un jugement distant sur le monde comme il va, et de son envers, une tendresse, un peu de naïveté même, qui aurait l'air – c'est le secret de sa manière – inconfortable ainsi mises à côté du rire. Comment comprendre ce trémolo qui étire les phrases de Ricard lorsqu'il parle de Gilles Archambault ou de cet intellectuel inconnu tombé au combat après avoir lu ses diatribes étalées le long d'une quinzaine de texte ? Aurait-on mal compris ce cœur tendre, capable de la plus banale affection ? En effet, lire un essai de François Ricard, c'est souvent se demander, comme il l'énonce lui-même au sujet de Jean Éthier-Blais, s'il n'y a pas dans son discours « une large part de provocation, comme s'il avait pris un malin plaisir à tenir des propos qui, il le savait, il était trop intelligent et trop lucide pour ne pas le savoir, avaient peu d'effet dans la réalité mais scandalisaient terriblement les bonnes âmes, en particulier du côté de la gauche bien-pensante. » (p. 170) À tout le moins, si ce n'est pas un projet poétique, on peut parler d'une filiation.

Mœurs de province, dans la tradition des « Papiers collés », est un rassemblement de textes, généralement publiés au petit bonheur le long de la carrière – ici, le long de la retraite – de l'essayiste ; Ricard rappelle dès l'amorce, d'ailleurs, la continuité avec ses *Chroniques d'un temps loufoque*, et le lecteur y trouvera un rythme semblable, une plasticité reconnaissable. Ricard y traque les paradoxes de notre société, ses bureaucraties et moralisantes politiques (les accommodements en ont pour leur rhume : ceux dits raisonnables qui ont mis en place la crise que l'on sait, mais aussi ceux demandés par les groupes contre la discrimination des gais et lesbiennes comme ceux qui favorisent l'équité par l'embauche) ; souvent, il traque les paradoxes qui excitent nos masses. On comprend vite, on le comprend depuis des années pour peu qu'on se penche sur son cas, que dans la poétique ricardienne, à l'instar d'un Philippe Muray appelé lui-même à comparaître, on méprise les foules, on les ridiculise, bref, elles auront



toujours tort. L'étonnant succès d'*Indignez-vous !* de Stéphane Hessel ? C'est l'indignation comme « loisir des retraités. » (p. 217) Occupons Montréal ? Finement mis en parallèle avec des errances de l'essayiste, abandonné à sa nouvelle retraite, et *googlant* son nom pour interroger sa notoriété. La littérature-monde ? Fumisterie ou vue de l'esprit. Le problème de cet essai de Ricard, comme d'autres, est sans doute que l'auteur sait s'y montrer convaincant, tirer ce qu'il faut de non-sens d'une situation pour que ses idées fassent la pirouette nécessaire et nous éblouissent un peu : il retourne comme un gant le sens de la commémoration de mai 68, et réussit à mettre en intrigue, véritablement, cet événement historique, rappelant les prouesses de sa *Génération lyrique*, et taçant le pauvre Pierre Bergounioux qui occupe, dans ce texte, le rôle de l'Harpagion.

On le comprend, *Mœurs de province* agace. Ricard a beau appeler, de texte en texte, notre tempérance, tentant, sans trop y croire, de ne pas passer pour un réactionnaire, il n'empêche. C'est un essai réactionnaire. Qu'il attaque tant la poésie d'aujourd'hui pour s'abandonner à une adoration mélancolique ensuite – de Clément Marchand, et de bien d'autres – donne effectivement l'impression que la tendresse est réservée au passé et qu'il garde pour notre époque son ironie.

✱ DAVID BÉLANGER

YVON RIVARD

Aimer, enseigner

Boréal, Montréal, 2012, coll. « Liberté grande », 208 pages

Yvon Rivard est devenu professeur en raison de son « besoin de partager avec des élèves ce [qu'il] recevait de la littérature parce [qu'il] ne pouva[it] supporter seul une telle expérience » (p. 10), écrit-il dans les premières pages de son plus récent ouvrage. *Aimer, enseigner* s'apparente ainsi, d'une certaine façon, à un recueil d'aphorismes sur l'enseignement, sur l'écriture, sur la beauté et, accessoirement, sur ce que l'auteur nomme « l'éros pédagogique ». À partir d'un petit corpus assez homogène d'œuvres littéraires, Rivard examine la relation sexuelle entre le professeur et son élève d'une manière qui n'échappe ni à la morale ni au besoin de nommer le Bien et le Mal et de discriminer catégoriquement entre ces deux pôles inconciliables.

Si le ton sentencieux de Rivard dérange, ses propos sont suffisamment abstraits pour éviter au livre de sombrer dans le piège de la marche à suivre pour être un bon professeur – même si les courtes définitions de celui-ci sont nombreuses. En vrac, on apprend que, pour l'auteur, le bon professeur détient « l'aptitude à recevoir des chocs et l'incapacité de les supporter sans se les expliquer » (p. 11), que la lecture ne lui suffit pas pour comprendre la beauté et qu'il « demande à d'autres, peut-être plus démunis que lui, de l'aider à supporter sa propre impuissance » (p. 15),

qu'il éveille le désir de l'étudiant sans le retourner vers lui-même (p. 65), et qu'il amène « l'élève à son moi, à s'éprouver lui-même comme pensée, comme l'un des pôles de la création, [...] à découvrir le temps et à prendre conscience qu'il est, comme le monde, soumis au rythme de ce qui passe et de ce qui ne passe pas, à développer la capacité de voir dans sa propre vie et le monde ce qui en fait de la musique, une œuvre, un *work in progress*, dont lui et le monde sont à la fois la matière et l'esprit » (p. 88). Un bon professeur, pour Rivard, est encore « quelqu'un qui nous fait passer du bonheur au malheur, du fini à l'infini, et ainsi de suite » (p. 89) jusqu'à ce que les catégories soient floues et qu'on ne puisse plus les distinguer les unes des autres. Néanmoins, la morale de Rivard est exposée en toutes lettres dans son essai, malgré les zones d'ombre qu'il semble vouloir cultiver mais qu'il finit par ne pas investir véritablement ; s'il pose des questions, dans *Aimer, enseigner*, il y répond lui-même, sans trop valser : « Comment savoir si ce qu'on a fait est bien ou non ? Réponse possible : si ce qu'on a fait continue de vivre en nous comme source inépuisable de vie, et nous procure ce sentiment d'être immortel qui s'enracine dans la certitude d'être relié au monde, à ce qui nous échappe. » (p. 138) Ce sont ces convictions et leur gage d'infaillibilité qui agacent, dans les deux premiers tiers de l'ouvrage.

Il faut dire en effet que la dernière ligne droite de *Aimer, enseigner* offre au lecteur un matériau intellectuel beaucoup plus malléable, moins figé par les trop nombreuses citations qui émaillent les onze chapitres qui précèdent, au point où on n'arrive plus vraiment à saisir ce qui appartient à Rivard et ce qu'il ne fait que rapporter de ses nombreuses lectures. Au moment où la fin de l'essai se fait sentir, Rivard se livre et commence à dire « je » tout en discutant réellement avec les œuvres convoquées – et avec leurs auteurs. On voit enfin poindre le véritable objet de cet ouvrage qui, tout en dénonçant la culture du viol sans pourtant ne jamais la nommer, vise à rappeler à son auteur l'importance de circuler « librement, sereinement, entre les vérités et les réalités contraires qui emprisonnent et tuent dès qu'elles ne sont plus mises en mouvement par le sens qui les relie » (p. 171). « [C]e travail n'a pas de fin » (p. 171), ajoute Rivard, et c'est lorsqu'il étudie avec son lecteur l'image de l'enseignante dans « Une histoire d'amour » de Ray Bradbury et « De la truite dans l'eau glacée » de Gabrielle Roy que l'on peut voir, réflexion faite, comment le professeur, pour le retraité de l'Université McGill, incarne parfaitement les figures de la quête et de la résistance.

Même si une certaine intransigeance demeure, notamment à l'égard de la littérature, que Rivard voudrait voir travailler uniquement à la défense des opprimés et de ceux qu'il considère comme des « saints », à la suite de Robert Antelme, l'essai s'achève sur moins de pompes qu'il ne s'était entamé. On en

essai



retient que la littérature, au bout du compte, sert « à nous faire vivre un peu, davantage ou mieux, avant de mourir et malgré la mort. » Pour Rivard, « [l]a littérature, c'est la vie qui se nourrit de la mort, qui tire de la mort vécue ou anticipée sa profondeur et sa force, en reliant les morts et les vivants, la peine et la joie, le désespoir et l'espérance. » (p. 194) Les aphorismes auront dominé l'essai jusqu'à ses derniers mots, offrant tout de même, par moments, d'admirables prises sur la Beauté, celle qui réside dans la littérature et dans le geste de la transmettre et de la partager par une vie consacrée à son enseignement.

✱ PIERRE-LUC LANDRY

CORRIE SCOTT

De Groulx à Laferrière : un parcours de la race dans la littérature québécoise

XYZ éditeur, Montréal, 2014, coll. « Théorie et littérature », 248 pages

L'essai de Corrie Scott (paru dans la collection « Théorie et littérature » dirigée par Simon Harel) se pose en pionnier dans le champ des études littéraires traitant le concept de la race au Québec. L'auteure propose d'en « analyser les modalités discursives et les significations dans des textes écrits à divers moments clés de l'histoire du Québec entre 1839 et 2008 » et convoque neuf textes, du Rapport Durham (1839) à *Menaud, maître-draveur* (Félix-Antoine Savard, 1937), en passant par les romans dits « migrants » de Dany Laferrière et Ying Chen. L'étude est généralement bien menée et s'inscrit à la suite des travaux sur l'intersectionnalité qui se penchent sur la coïncidence entre les effets d'oppression qu'induisent les rapports sociaux de race, de classe et de sexe. Sans être militant, le texte de Scott pose les bases d'une réflexion théorique et méthodologique dans le contexte québécois. L'originalité et les conclusions non consensuelles des analyses textuelles, définitivement du côté d'une herméneutique littéraire maîtrisée, supportent la pensée de l'essayiste au long de sa démonstration. De façon convaincante – il s'agit du passage le plus réussi de l'essai –, Scott propose une entreprise de resignification des textes de Vallières (*Nègres blancs d'Amérique*, 1967) et de Lalonde (*Speak White*, 1970). Dépliant les mécanismes de ses textes et allant au-delà de leurs significations politiques et contextuelles, l'analyse écorche au passage Vallières et propose notamment l'idée que la race noire serait le repoussoir d'une identité blanche, à la manière des ménestrels et de l'esthétique *camp*. Au terme de l'essai, ce sont les « métamorphoses de la fabulation identitaire » qui sont mises de l'avant, dépassant ainsi l'analyse thématique et proposant une vision plus large de ses répercussions discursives et rhétoriques dans la littérature québécoise. S'il s'agit d'un « parcours » que propose ambitieusement Scott, ce sont les jalons de l'étude de la « nature discursive,

rhétorique et performative de la race » au Québec qui sont posés, certes non sans didactisme, mais avec une clarté remarquable.

✱ MARIE-HÉLÈNE CONSTANT

BERTRAND BERGERON

Ce côté-ci des choses

L'instant même, Québec, 2014, 160 pages

Le dernier livre de Bertrand Bergeron remonte à une vingtaine d'années. Celui-ci n'avait pas remis sa plume pour autant, publiant de façon régulière dans des collectifs ou des revues littéraires. Certains textes de *Ce côté-ci des choses* sont d'ailleurs issus de cette collaboration.

Les quarante nouvelles du recueil composent un bouquet original et coloré, monté, en apparence du moins, autour d'un récit éclaté intitulé « Prolégomènes à une ichtyologie partielle et partisane ». Dans ce récit fragmenté en six parties, au ton faussement didactique, Bergeron semble établir une symétrie entre la femme « contemporaine » et la murène. Vue de l'esprit certes, mais de la lectrice ou de l'auteur ? Il faut dire que la prose du nouvelliste désarçonne parfois et, malgré la concision de son propos, il nous arrive d'éprouver une sorte de vertige qui ferme la porte à une lecture superficielle tout en ouvrant une fenêtre sur la spéculation.

Ce côté-ci des choses nous conduit souvent de l'autre côté du miroir avec des histoires qui tiennent du réalisme magique. J'ai été séduite par « Vincent Davy », cet acteur désincarné dont la voix de doublage, lorsqu'un film est traduit en français, nous escorte jusqu'au sommeil. « L'homme à lampes », lui, nous entraîne dans un univers onirique où le fait d'apparaître dans le rêve d'un autre engendre des conséquences inattendues. Et quel auteur n'éprouverait pas « L'angoisse de la page blanche » si une main invisible, indépendante de sa volonté, écrivait à sa place ? À la faveur d'un sens de l'observation bien trempé, l'écrivain interprète à sa façon des situations insolites, s'appuyant sur un contexte précis et non sur des personnages typés. Des travailleurs anonymes qui attendent le train de banlieue, une file de gens qui patientent afin d'utiliser un téléphone public, les « Ils ont dit » entendus à la suite d'une fusillade... La bizarrerie des circonstances déclenche le rire – convives bien élevés qui discutent sur le papier hygiénique – alors qu'en d'autres lieux elle n'exclut pas la tendresse ou la gravité – un cerceuil qui glisse, le souci des convenances au salon mortuaire...

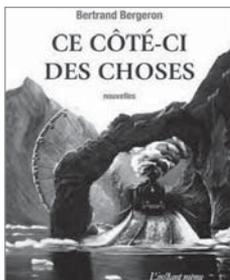
Les nouvelles de Bergeron procèdent d'une fantaisie balisée par un solide sens de l'observation. Bien pensées et bien écrites, elles deviennent des instruments ludiques qui stimulent la réflexion, créent l'émotion. Ce n'est pas sans raison qu'elles ont valu autant de récompenses à leur auteur.

✱ GINETTE BERNATCHEZ

essai



nouvelle



GENEVIÈVE DAMAS

Les bonnes manières

Éditions du Septentrion, Québec, 2014, 120 pages, coll. « Hamac »

Geneviève Damas est une auteure belge qui a cumulé plusieurs fonctions dans le milieu théâtral. Son premier roman, *Si tu passes la rivière*, a été l'objet de nombreuses critiques élogieuses. Il a été suivi d'un recueil, *Benny, Samy, Lulu et autres nouvelles*, d'abord paru en Belgique au début de l'année 2014, que Hamac a réédité sous le titre *Les bonnes manières*.

Les prémisses de l'intitulé ouvrent la porte à une variété de situations dramatiques dont l'écrivaine tire parti en diversifiant les lieux, l'atmosphère et l'origine des protagonistes. De « Lulu », le schizophrène qui obéit aux diktats de son chat, en passant par « Samy », l'enfant terrible qui persécute la voisine, la majorité des personnages principaux sont bien cernés, porteurs d'une réalité qui leur est propre. Toutefois, certaines propositions me semblent ambitieuses en regard de la progression de l'action et du développement succinct imposé par le genre. Je pense par exemple à cette « Nuit de noces » dantesque qui tente un rapprochement avec l'histoire de Roméo et Juliette ou encore aux circonvolutions machiavéliques

qui font l'objet de la nouvelle « Le retour de Boris P. ». En revanche, l'efficacité narrative de « Sabayon » et « Magnolia », une histoire de retrouvailles familiales peu harmonieuses et un récit rythmé par la vulnérabilité d'un vieil homme contrit, permet à l'écrivaine d'aller plus loin sur le chemin de la vérité et de l'émotion. Tout comme « Benny », ma nouvelle préférée, qui dessine en quelques pages une tragédie qui a figé ses victimes dans le temps.

Damas se glisse dans la peau de différents narrateurs avec une virtuosité certaine. Ses dialogues, réduits à l'essentiel, ne manquent pas d'authenticité et son style alerte et concis contribue à la réussite de ses nouvelles. Son recueil, composé d'une douzaine de textes, représente un entre-deux significatif avant la parution d'un second roman, *Histoire d'un bonheur*, qui devrait paraître bientôt.

✱ GINETTE BERNATCHEZ



JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC

La désolation

Triptyque, Montréal, 2013, 177 pages

En 2011, Jérémie Leduc-Leblanc est entré dans le monde de la nouvelle grâce à *La légende des anonymes et autres promenades*. Deux ans plus tard, en restant dans le sillage de ce premier recueil, il publie *La désolation*, un ensemble de dix-huit textes agencés autour d'un titre qui évoque à la fois la solitude et la consternation.

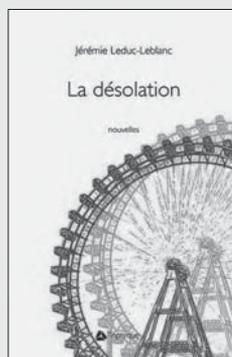
Le talent de l'écrivain se révèle dans son habileté à créer des réseaux de portraits expressifs et implacables. Ses personnages évoluent dans un univers de faux-semblants à l'évidence dénaturé par ces mots d'André Gide : « Familles, je vous hais ! ». Lorsqu'une velléité d'action éclaire faiblement le bout du tunnel qu'ils ont emprunté, une violence aveugle jugule, instantanément, l'espoir de donner une nouvelle direction à leur vie. Un peu comme si un esprit malveillant clamait « N'y pensez même pas ! ». Un homme est victime d'une fusillade au moment où il veut prendre amant (« Les amants d'un jour »), un autre implose littéralement en écrivant une lettre d'adieu à sa femme (« *Because of you* »), le zèle d'un gardien de sécurité bouleverse les plans d'un braqueur de banques (« Un soir de pluie »), ailleurs, retour à la case départ pour celle qui espérait jouir d'une vieillesse tranquille (« Et maintenant »)... En général, les personnages imaginés par l'auteur sont plus enclins à accuser autrui qu'à se remettre eux-mêmes en question, en cela ils sont bien de leur temps.

Grâce aux références historiques, culturelles ou sociologiques qui abondent, les protagonistes sont en prise directe avec leur époque. Des détails anodins restituent des contextes précis. La terre tremble à Haïti (« *On a Clear Day* »), le 11 septembre 1973 infléchit le destin d'une Chilienne (« *Aranjuez mon amour* ») et c'est presque sans surprise que l'on se retrouve, vingt-huit ans plus tard, à la même date, dans une tour du *World Trade Center* (« *Un Hombre Solo* »). Au milieu du chaos, se pliant à un ultime effort pour combler « le vide causé par le désœuvrement et l'ennui », chacun déverse sa propre histoire au creuset de la vacuité absolue.

Bien que de temps à autre affleure un humour subtil qui apparaît dans la chute ou le titre des nouvelles, seuls quelques textes échappent au ressentiment. Dans « Les mots bleus », un grand-père initie son petit-fils à l'acte d'écrire, tandis que dans « *Inch Allah* », la rumeur d'une révolution populaire alimente le rêve de liberté d'une fillette.

La désolation met en relief les failles de nos choix et de nos attentes. La fluidité de l'écriture, la souplesse du style et l'à-propos de la thématique contribuent à l'efficacité du recueil. Si ce n'est déjà fait, Leduc-Leblanc reste un auteur à découvrir.

✱ GINETTE BERNATCHEZ



CHARLES LE BLANC***Catin Basile***

Vents d'Ouest, Gatineau, 2014, 169 pages, coll. « Rafales »

Après avoir écrit plusieurs ouvrages spécialisés, Charles Le Blanc, enseignant et traducteur, signe une première fiction qui, de par sa forme et son contenu, redessine les frontières qui s'élèvent entre la nouvelle et le roman.

En ouverture, « Catin Basile » représente la pierre angulaire du recueil. Au milieu du siècle dernier, dans un « bourg » anonyme, Marie, une jeune Métisse, se voit contrainte d'offrir ses charmes à tous les voyous qui fréquentent la taverne clandestine de son père. Sous prétexte de l'aider, en complicité avec son aîné, le marchand du village abuse d'elle en toute impunité. Aux yeux des villageois imbus de leur supériorité morale, Marie demeure la seule responsable de son destin. Un observateur silencieux se défie pourtant des apparences : le professeur, celui-là même qui s'apprête à donner sa fille unique en mariage au fils de ce marchand qu'il méprise.

Les récits suivants, solidement arrimés les uns aux autres, mettent en scène différents membres de cette lignée en devenir. Un peu comme un coureur de relais, chaque personnage passe le témoin au suivant. Dans « L'attente », dévastée par la mort de son petit garçon, la belle-fille du professeur s'enfonce dans un déni de la réalité. Ce drame se déploie dans les nouvelles subséquentes (« La photo » et « La promenade ») au moment où l'on fait la connaissance du père et de l'oncle de l'enfant. Puis, en accompagnant son père mourant, à son tour, la petite-fille du marchand reprend le flambeau

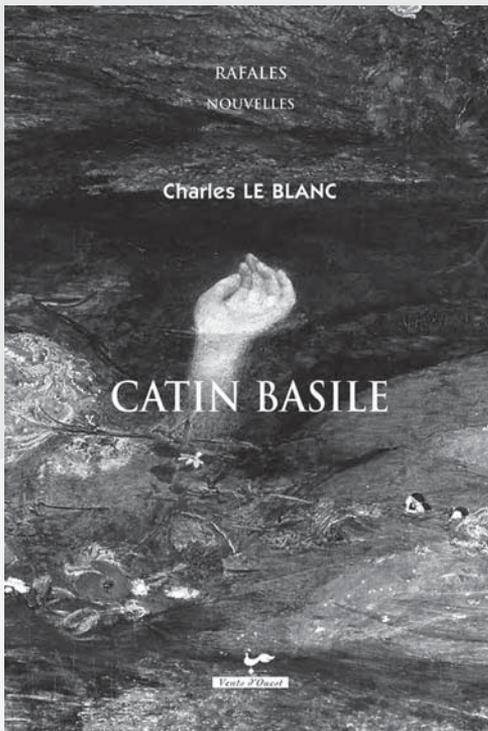
(« La colère »). À la faveur d'épisodes cruciaux, l'histoire de cette famille stigmatisée se poursuit ainsi chronologiquement jusqu'à la naissance de Simone, arrière-petite-fille du professeur décédé il y a longtemps, lors d'une partie de chasse. Le souvenir de cet homme bon remonte encore à la mémoire de ceux qui

l'ont aimé et la découverte fortuite de son journal lui donnera l'occasion de boucler la boucle d'un cycle sinistre.

À l'exception du dernier texte, ces nouvelles sont racontées du point de vue d'un narrateur omniscient qu'on imagine modelé sur le personnage du professeur. Au diapason de cette conscience inquiète, ce narrateur se montre prodigue de pensées humanistes qui suscitent la réflexion. Certes, le marchand et son fils se révèlent particulièrement odieux, fortement typés. En revanche, on conçoit sans effort la faiblesse, les tourments ou la souffrance des autres protagonistes qui, en se distanciant du drame initial, se rapprochent peut-être de cette lumière qui nuance l'action.

Catin Basile est écrit dans un style limpide qui témoigne de la culture de son auteur. Le vocabulaire choisi, actualisé selon le contexte, amène parfois le lecteur à enrichir le sien. En spéculant sur les tenants et les aboutissants d'une cruelle injustice, l'écrivain en affirme la pérennité, voire l'universalité. « Chacun de nos silences, de nos manquements, de notre connivence face au mal est une manière de se déshabiter de l'âme », écrit le professeur dans son journal. Voilà bien, au fond, l'empreinte laissée par ce livre qui déplore la paresse du cœur. Que nous agissions sous l'œil de Dieu ou en son absence.

✱ GINETTE BERNATCHEZ



- 48 Éducation des adultes / Gilbert La Rocque
- 52 Microscope / Réjean Ducharme
- 54 Culture et technologie / Louis Caron
- 59 Marie Laberge / En marge de la loi 101
- 63 La littérature intime au Québec
- 71 Les allophones / Gilles Archambault
- 76 MEQ : 25 ans
- 78 François Barcelo / France Théoret / Robert Lalonde
- 80 Dossier autochtone / La formation des maîtres
- 82 L'image / François Gravel / Gilbert Choquette
- 84 L'étude de la langue
- 87 Le français et l'arrimage des ordres d'enseignement
- 89 Littérature génération nouvelle
- 90 Le français : langue commune / Montréal pluriel
- 95 Questions de réforme : le primaire et le collégial
- 96 Enseignement stratégique
- 97 L'errance en littérature
- 105 Aide à l'écriture informatisée / Les valeurs chez les jeunes auteurs québécois
- 106 Le dialogue pédagogique / L'enseignement de la poésie
- 107 Langue de l'élève, langue de l'école / Lire le corps
- 108 Processus de lecture et d'écriture / D'écrire la nouvelle
- 109 La lecture d'œuvres littéraires / Lire au delà de l'intrigue
- 110 Les représentations / Théâtre et pédagogie
- 111 L'évaluation des apprentissages / Discours humoristiques
- 113 Du bon usage des manuels scolaires / D'une décadence à l'autre
- 114 Écriture et sport / Nouvelles technologies et enseignement
- 117 L'écriture créative / La littérature canadienne
- 119 Chanson et littérature / Compétences transversales
- 121 Vivre et faire vivre sa culture / Pratiques littéraires. Quelques cas-limites
- 122 Le préscolaire / L'enfance
- 123 Lire et écrire dans toutes les matières / Le mythe
- 124 Questions de lecture et d'écriture / Littérature et homosexualité
- 125 Je et moi-même. L'autofiction en littérature / Autour du livre jeunesse
- 127 Littératures de la francophonie / L'aide à l'apprentissage
- 128 Figures du roman français contemporain / La grammaire contextuelle
- 129 Le roman hispano-américain / L'apprentissage de la grammaire
- 130 La littérature américaine / Imaginaire et écriture scolaire
- 131 L'engagement dans la littérature / Visages de la réforme
- 133 Des artisans de la relève / L'oral à la une
- 135 De la lecture / Approches pédagogiques
- 136 Psychanalyse et littérature / Bibliothèques scolaires
- 137 Féminisme et littérature / TIC
- 138 Le récit de vie / Évaluer pour apprendre
- 139 La littérature fantastique / Le roman à l'école
- 140 Le roman historique / Les difficultés d'apprentissage
- 141 Le roman policier / La formation des enseignants
- 143 La littérature québécoise avant 1940 / Comprendre, interpréter, réagir et apprécier des œuvres littéraires

- 144 La littérature québécoise de 1940 à 1970 / L'éducation des adultes
- 146 Le théâtre québécois contemporain / la culture et la langue
- 149 La bande dessinée à l'école / Des écrits et des oraux pour apprendre
- 150 Le conte et la légende au Québec / La littérature de jeunesse
- 152 Littérature et musique / Littérature québécoise sans frontières
- 153 Les écrits politiques au Québec / Le bilan des apprentissages
- 154 La francophonie dans les amériques / Le français dans toutes les disciplines
- 155 Littérature et sexualité / Les stratégies d'enseignement et d'apprentissage
- 156 Poésie contemporaine / Enseigner la grammaire d'hier à aujourd'hui
- 157 Sport et littérature / Stratégies d'enseignement et d'apprentissage
- 160 La nouvelle québécoise / Les outils d'enseignement du français
- 163 Réjean Ducharme / Le français langue seconde au Québec
- 164 L'actualité du mythe / Comprendre des textes à l'oral et à l'écrit
- 165 Imaginer l'apocalypse / Les productions orales et écrites
- 166 Littérature et journalisme / Littérature médiatique et enseignement...
- 167 La science-fiction d'Isaac Asimov / Enseignement et diversité culturelle 1
- 168 Web et littérature / Enseignement et diversité culturelle 2
- 170 Mémoires de Gabrielle Roy / Formation initiale et formation continue
- 171 La poésie hors du livre / Le lexique : apprentissage et enseignement
- 172 La littérature québécoise et le sacré / L'album de jeunesse et la bande dessinée
- 173 L'auteur et ses doubles / L'enseignement-apprentissage de l'écriture à l'ère du 2.0
- 174 La francophonie dans les Amériques / Difficultés et troubles d'apprentissage en classe de français



BON DE COMMANDE

NOM ET PRÉNOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

MODE DE PAIEMENT : CHÈQUE VISA MASTERCARD

N° DE LA CARTE _____

DATE D'EXPIRATION _____

NOM DU TITULAIRE DE LA CARTE _____

ENCERCLEZ LES NUMÉROS QUE VOUS AVEZ CHOISIS

Coût à l'unité des numéros disponibles :
 numéros 48 à 159 : 4,50 \$
 numéros 160 à 170 : 7,95 \$
 numéros 171 et suivants : 10,95 \$
 (taxes et frais d'envoi en sus)

N'envoyez pas d'argent maintenant.
 Faites-nous parvenir votre bon de commande
 par la poste, par télécopieur ou par courriel
 et nous vous enverrons la facture.

SYLVIE MASSICOTTE***Avant d'éteindre***

L'instant même, Québec, 2014, 112 pages

Également reconnue pour son apport à la littérature jeunesse, Sylvie Massicotte signe, avec *Avant d'éteindre*, un sixième recueil de nouvelles. Sans déroger au style sobre et plein de retenue qui l'a fait connaître, elle donne à lire vingt-quatre brèves qui, pour les protagonistes, sont autant de prises de conscience.

Dans la mesure où chaque récit semble éclairé de l'intérieur, le titre du livre n'est pas anodin. *Avant d'éteindre*, la nouvelliste jette une lueur fugace sur une scène apparemment banale, déployant en quelques paragraphes tout un pan de vie que l'on imagine sans peine. Le portrait d'un père inconnu esquissé chichement par une mère avare de paroles, la soudaine décision d'obéir aux caprices d'une compagne à jamais disparue, le désir de distribuer équitablement les bijoux de l'épouse décédée, la souffrance d'avoir effrayé plus fragile que soi, des réminiscences poignantes ou nostalgiques... Contre toute attente, la narration embrasse généralement le point de vue d'un homme, parfois celui d'un enfant. Soutenus par une gravité tranquille, les personnages conservent une dignité qui appelle l'empathie et non la pitié. Quant à la thématique, elle reste celle des épreuves de la vie : la solitude, la quête identitaire, les aléas de la filiation, la perte ou l'abandon. Ces défis qui, en somme, nous ramènent à ce que l'on est intrinsèquement. La plupart des récits aboutissent à des constats éloquentes sans faire appel à des subterfuges inattendus.

Chez la nouvelliste, la simplicité de la prose revêt une valeur poétique. Son écriture, souvent rehaussée d'images apaisantes de la nature, atteint une maturité qui permet à chaque nouvelle d'accéder à une dimension universelle. Ici, le dépouillement côtoie la fraîcheur et non l'austérité. Un très beau recueil qui, *avant d'éteindre*, peut devenir l'objet d'une méditation pacifique.

* GINETTE BERNATCHEZ

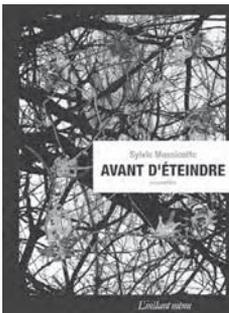
ALICE MUNRO***Rien que la vie***Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Carasso et Jacqueline Huet
Boréal, Montréal, 2014, 320 pages

Moins d'un an après avoir reçu le prestigieux prix Nobel de littérature 2013, la Canadienne Alice Munro voit son dernier livre paraître en français chez Boréal, sous le titre *Rien que la vie* (*Dear life*, en anglais, publié en 2012). Ce recueil de 14 nouvelles (dont quatre récits à caractère autobiographique) sera peut-être l'ultime cadeau de l'écrivaine à ses lecteurs, elle qui a annoncé que cet ouvrage serait son dernier. S'il faut la croire, on ne peut que s'incliner devant ce « testament », qui renferme quelques-uns des plus beaux bijoux littéraires qu'elle aura ciselés de sa prose envoûtante, subtile et précise, parvenant à broser, à

coups de plume à la fois très légers et pourtant incisifs, le destin souvent banal de ses personnages, qu'elle réussit, habile mystificatrice, à rendre exceptionnels.

On reconnaît les personnages féminins chers à Munro dans plusieurs de ces nouvelles, où des femmes brillantes et ouvertes (dans « Jusqu'au Japon » ou « Corrie », par exemple) paraissent arrêtées dans leur élan d'émancipation, prisonnières d'un monde où les préjugés, l'apparence, les contingences prévalent sur le besoin d'être soi-même. Ce sont aussi de jeunes femmes, des adolescentes (« Amundsen », « Quitter Maverley », « Havre ») ou même une enfant (« La gravière ») qui tentent, perplexes, de faire leur entrée dans un monde de grands aux codes de conduite difficiles à percer, presque aléatoires tant les « normes » s'y révèlent élastiques, contradictoires. Curieusement, les hommes se révèlent tout aussi inadaptés, condamnés jeunes à la marge par la guerre (« Train ») ou par une infirmité (« Fierté »). S'il y a un thème qui s'immisce à travers les récits de Munro, c'est peut-être justement celui évoqué par la tension entre conformité sociale et besoin d'expression, de liberté, souvent représentée au sein de petites villes où, même dans les années 1970, « il ne semblait pas que l'atmosphère fût plus qu'à l'ordinaire à la libération ou à la rébellion. » (p. 111) À cet égard, plusieurs personnages de femmes incarnent, par leurs liens d'élection avec l'art (poésie, musique, théâtre), cette aspiration à la liberté d'expression qui les relègue souvent encore plus sûrement au rang de « curiosités » sociales. Les deux dernières nouvelles du recueil, avant d'entrer dans la partie plus autobiographique délimitée par un mot de l'auteure, m'ont semblé les plus touchantes, par la justesse et la vulnérabilité de leurs personnages, qui sont au terme de leur vie. Dans « Dolly », un couple d'écrivains, suffisamment âgés pour envisager en toute sérénité un projet de suicide afin d'échapper à une déchéance humiliante qui forcément viendra, voit sa routine quotidienne et rassurante bouleversée par une anodine représentante de produits de beauté. Par le plus curieux des hasards, derrière cette colporteuse vieillissante se camoufle une ancienne flamme de l'écrivain, qui sympathise avec elle... sous l'œil suspicieux, encore tout pétillant de jalousie de la narratrice, montrant bien que malgré la vieillesse, l'intensité des émotions ne s'éteint pas. La nouvelle « Vue sur le lac » présente un personnage de vieille femme alerte et méthodique, inquiète à l'idée de perdre la mémoire : la lente montée de sa nervosité alors qu'elle cherche, une journée à l'avance, dans une petite ville qu'elle connaît mal, le bureau de médecin où elle a rendez-vous le lendemain nous conduit patiemment vers une finale époustouflante.

Avec pudeur, Alice Munro présente enfin ses derniers récits : « Je crois qu'ils sont les premières et dernières choses – et aussi les plus proches – que j'aie à dire de ma propre vie. » (p. 253) Que dire, sinon



qu'on retrouve, dans ces quatre morceaux d'anthologie, la source même de l'œuvre de l'auteure : une enfance coincée entre un père compréhensif et effacé et une mère maladroitement guidée, insatisfaite de son sort ; une maison aux confins de deux mondes, celui de la campagne et celui de la ville ; les tiraillements d'une enfant rebelle, pleine de désirs, mais aussi docile et maître d'elle-même ; surtout, une lucidité, une intelligence et un sens de l'observation qui la font différente, à la fois actrice et observatrice de sa propre vie. On comprendra que ces dernières qualités sont précisément celles qui ont fait de Munro l'écrivaine magistrale qu'elle est devenue.

✱ ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

MAUDE POISSANT

Saccades

Les éditions du Septentrion, Québec, 2014, 142 pages, coll. « Hamac »

Avec *Saccades*, Maude Poissant fait un début prometteur dans le monde littéraire. Les onze nouvelles réunies dans son recueil se distinguent par la justesse du ton, la sobriété du style et la singularité des thèmes abordés.

Les métiers exercés en amont par l'auteure lui ont fourni la matière première d'au moins deux textes. Dans « Le sacrifice », on observe l'agitation d'un cuisinier qui veut en mettre plein la vue à ses concurrents afin d'ouvrir son restaurant avant eux. Ici, l'action progresse nerveusement jusqu'à atteindre son point culminant au moment de la chute appréhendée tant par le lecteur que par le héros. Sur une note plus légère, « *Sweet innocent thing* » traduit avec justesse l'atmosphère hystérique qui règne dans le milieu de la restauration. Cette fois-ci, la narration se termine sur le clin d'œil amusé d'une jeune serveuse à qui on ne la fait pas.

Certaines nouvelles, d'une facture moderne sur le plan de la forme, échappent au corset d'une époque dépassée en abordant des thèmes, somme toute, intemporels. Une histoire d'inceste trouve sa source dans « Le cinquième commandement ». La vocation contrariée d'un garçon le pousse à accomplir un geste mélodramatique (« *Vertige* »). Deux enfants martyrs prennent la fuite dans les bois en plein hiver (« *Chez les loups* »). Une jeune fille se résout à faire un mariage raisonnable pour contenter sa mère (« *La martingale* »). Portés par une sorte de fatalisme, les protagonistes s'exposent à un échec annoncé, et ce, en dépit de leur volonté impétueuse. Plusieurs récits conduisent d'ailleurs les personnages à la faillite de leurs espérances. Mon préféré reste ce texte à deux voix narratives, celles de la mère et de l'amoureuse qui s'expliquent mal le comportement singulier de Léon (« *Luc-sur-mer* »), sujet à une phobie de l'eau insurmontable. La nouvelle se termine sur un point d'orgue qui propose une interprétation sensible du mot « peur ».

Bref, les *aficionados* du genre apprécieront la lecture de ce petit recueil bien tissé dont le contenu s'appuie sur une démonstration probante et limpide.

✱ GINETTE BERNATCHEZ

CLAUDINE POTVIN

Tatouages

Lévesque éditeur, Montréal, 2014, 134 pages, coll. « Réverbération »

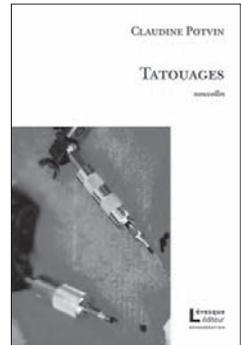
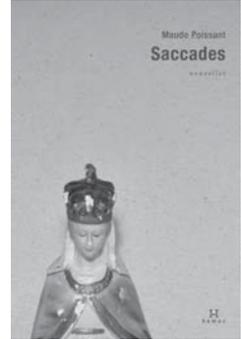
Claudine Potvin vit en Colombie-Britannique. Après avoir poursuivi une carrière universitaire en littérature, elle s'adonne maintenant à temps plein à l'écriture. Son troisième recueil de nouvelles emprunte des chemins de traverse qu'elle semble avoir déjà fréquentés. Partant de là, *Tatouages* est empreint d'une intellectualité toute sienne qui, par bonheur, reste directement connectée aux réseaux du cœur.

« Clairement, je projetais sur ma fille une intellectualité toute mienne ». Ainsi s'exprime l'héroïne de la nouvelle « *K de Kafka ou de Kurt ou de Kébèc* », une mère intriguée et remuée par les tatouages indéchiffrables de son adolescente. Johanne et Nicole, quant à elles, souhaitent s'encanailler par l'ajout, qui sur un sein qui sur une fesse, d'une rose et d'un papillon, mais au fil d'une soirée arrosée la crainte des aiguilles et des cicatrices calmera leur enthousiasme. « La permanence de toute marque me trouble », dira cette autre, choquée par l'aigle et la fleur que son amant exhibe sur son corps. Une réflexion introspective qui indique métaphoriquement comme au sens propre la ligne directrice du recueil. Quand dans les musées des tableaux de femmes indigènes représentent « le tiers-monde tatoué pour la consommation », le visage d'une mendicante émeut la voyageuse de passage. Ailleurs, la trajectoire mortifiante d'une réfugiée politique se transforme en un « tatouage inscrit sur une peau ridée bien avant l'âge pour marquer l'assujettissement. »

La nouvelliste se tourne essentiellement du côté des femmes : la violence exercée à leur égard, la séduction, le piège de la chirurgie esthétique, mais également l'amitié féminine, la maternité, l'amour. Ses personnages en transit arpentent des rivages, voyagent, s'exilent. « *Mirna ne circule plus que dans sa tête* », écrit Potvin qui, pour sa part, se déplace habilement dans l'esprit de ses héroïnes, manifestant une prédisposition pour l'enchaînement des mots puisque « l'énumération permet de saisir la situation ». À l'occasion, la forme varie : prose poétique, carnets intimes, échanges épistolaires. Dans ces deux derniers cas cependant, l'utilisation d'une police de caractères qui imite l'écriture cursive n'apporte rien de plus au texte.

Le recueil rassemble vingt nouvelles qui témoignent d'un travail créatif achevé. L'auteure écrit un nouveau livre qui portera sur le corps. Sujet complexe, s'il en est un, qui se nourrira sans doute à nouveau de l'inquiétude obscure des femmes.

✱ GINETTE BERNATCHEZ



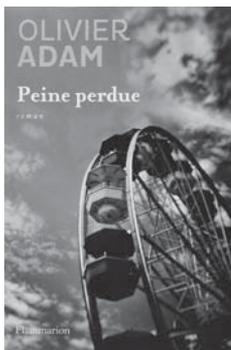
ANDRÉ GAULIN
Fleuve compagnon. Poésies

Les Éditions GID, Québec, 2014, 115 pages

Après Gatien Lapointe et son *Ode au Saint-Laurent* (1963), dont il cite quelques vers en épigraphe, André Gaulin a enfin décidé de faire paraître sa poésie qu'il portait en lui depuis des décennies et qu'on espérait depuis autant d'années. Abondamment illustré de photographies de Norbert Latulippe et de Sylvain Filion, son recueil, *Le fleuve compagnon*, paru aux Éditions GID de Québec, est divisé en deux parties d'inégale longueur et contient une centaine de poèmes en prose.

Le poète y chante, bien sûr, le fleuve, un fidèle compagnon de vie, symbole de la permanence et de la « durance », mais aussi du temps qui coule ou qui passe : « Il y avait le fleuve ° et coule encore son flot profond ° pendant que file le train du monde » (« Et coule encore son flot profond », p. 36). Pour lui, ce fleuve géant « est un personnage majeur, témoin de notre naissance et acteur constant de notre vie courante ». Comme chez Paul-Marie Lapointe, le poète nomme les arbres du pays incertain de Jacques Ferron, qui l'habitent et qu'il voudrait bien voir enfin naître, en cette terre française. Dans plusieurs poèmes, surtout dans la deuxième partie, « Intimes », le poète remonte dans son enfance, l'enfance-en-allée. Il chante haut et fort les beautés de la nature et de la vie qu'il aperçoit « par le hublot des rêveries » (p. 9). Ces beautés, il les remarque d'une saison à une autre, qui passe comme la vie depuis « la rouille de l'automne » et « les beautés mauves du fleuve » avec ses vents et ses hautes marées, et la lumière de l'hiver, qui se marie avec le fleuve et ses « glaces en dérive » (p. 14), laissant deviner l'arrivée du printemps et l'été en espérance, après un avril où le fleuve est promesse (p. 25) : « ceux qui forgent l'espérance ° se font sentinelles du désir » (p. 28). Le poète, fidèle à sa naissance et content d'exister, est sensible tant aux couleurs, le « rose de février », le « rouille » de l'automne et ses feuilles chaises, qui nous prend souvent de vitesse, tel le sablier qui se hâte lentement, en passant par le blanc du fleuve aspiré sous la glace et le vert de l'été. Il communité à la musique et à ses grands maîtres classiques, qui, comme la nature, apportent la paix et la tranquillité des choses : « la paix passait ° sur un versant du paysage » (p. 50). Voilà qui est vie et bonheur pour le poète. Le fleuve est pour lui naissance : « fleuve ° je te dis fleuve ° longue remontée pour la naissance » (p. 53), ce fleuve qui indique la route de la délivrance et de la liberté. Gaulin, on le sait, est nationaliste et rêve d'un pays qui soit. On le voit qui s'agite en contemplant le fleuve, qui sent battre son poulx debout sur les battures où il se sent libre comme l'eau qui coule (p. 69).

Dans la deuxième partie, nettement plus courte, le poète remonte dans son enfance pour évoquer des souvenirs de famille. La mère est là, qui s'agite autour d'une table bien remplie, le père est également présent, qui s'est donné pour ses huit enfants, d'un



soleil à l'autre, six jours par semaine. Le poète évoque la fête de Noël, la messe de minuit, sa musique et ses cantiques, comme chez Nelligan, que Gaulin connaît bien, les rassemblements en famille, rue Saint-Alexis, à Québec, bref le temps heureux de l'enfance, qu'il rappelle non sans une certaine nostalgie.

André Gaulin est un grand poète qui sait émouvoir, tant par les thèmes qu'il aborde dans sa poésie que par la langue, toute musicale. Il sait jouer avec les mots et les allitérations : « la vague aujourd'hui de bonheur ° vague vague ° vagabonde sur l'été aoûtien » (p. 85) ; ou encore « musique d'eau musique d'os musique do ° musique dos à dos corps à corps cœur à corde du sol » (p. 42) ; « le port d'âge le port de tête le portulan le Portugal » (p. 60).

Avec *Le fleuve compagnon*, André Gaulin a réussi son pari : nous charmer et nous émouvoir. Son recueil mérite de rejoindre un grand nombre de lecteurs et de lectrices dans un monde où on oublie souvent et la poésie et le regard du poète.

✱ AURÉLIEN BOIVIN

OLIVIER ADAM
Peine perdue

Flammarion, Paris, 2014, 415 pages

Dans son nouveau roman, *Peine perdue*, Olivier Adam reste près de la mer, il ne change que de littoral. Cette fois, nous sommes sur la Côte d'Azur, où nous assistons à un coup de mer (spectaculaire comme tous les textes de l'auteur sur la force de l'Atlantique) ainsi qu'à un règlement de comptes entre le joueur étoile d'une équipe de football locale et un adversaire inconnu. Se greffent à ces deux événements vingt-deux personnages, très différents les uns des autres, comme celui que l'auteur place au centre de la narration, Antoine, homme instable et cyclothymique, qui, lors d'un match, a assailli Florian, membre de l'équipe adverse. Quelques jours plus tard, Antoine est victime d'une attaque violente et se retrouve à l'hôpital, souffrant de graves traumatismes crâniens. Bien entendu, des rumeurs circulent à son sujet : on croit que, à la suite de l'incident sur le terrain de football, des sbires engagés par Florian ont vengé le geste d'Antoine. Cependant, bien avant l'agression, celui-ci avait déjà tout perdu : sa femme et son fils qui l'adore, il s'est aliéné sa sœur, son père. Pendant son hospitalisation et après sa guérison, son équipe de football (qui avait remporté une victoire éclatante sur celle de Nantes pour sombrer aussitôt dans l'oubli et l'indifférence générale) se fait muette, sauf le *coach* et Jeff, ami d'enfance, instable lui aussi. Au dernier chapitre, nous trouvons Antoine en prison. Il a tué Florian dans une rage incontrôlable, alors qu'il aurait dû comprendre que son « adversaire » n'a pu être à l'origine de ses malheurs. Qui tire les ficelles dans cette petite ville ? Qui contrôle le sort des habitants ? Viennent s'ajouter à ceux que nous avons mentionnés une jeune femme désœuvrée,

qui a fui sa famille, ainsi qu'un vieux couple dont la femme se noie lorsqu'elle se promène avec son mari au bord de la mer, au moment même où la Méditerranée se déchaîne. Par la suite, son mari se suicide parce qu'il se sent coupable d'avoir survécu.

Vingt-trois chapitres qui pourraient se lire comme autant de nouvelles, liées de près ou de loin à Antoine. Vingt-deux vies – Antoine a droit à deux chapitres – qui nous donnent pour la plupart des portraits de représentants de la classe ouvrière et de l'instabilité de la France d'aujourd'hui : beaucoup de petits boulots, du désœuvrement, du ras-le-bol, l'écart qui se creuse entre riches et pauvres, la morosité généralisée, la déprime s'abattant sur le peuple. Le lecteur trouve peu de joie dans ce livre plutôt noir, malgré le soleil de la Côte et la beauté du littoral en hiver. Pourtant, c'est la plus belle invitation à une vie agréable. Mais pour celui qui voit, jour après jour, ce ciel bleu qui fascine encore les peintres et dont Henri Matisse avait fait sa signature, il passe dans la liste des acquis, et on oublie ce paradis, la terre et la mer à la fois magnifiques et dangereuses.

Adam a compartimenté ses personnages, choix plutôt discutable, puisque ces mêmes caractères, qui dépendent l'un de l'autre, surgissent ailleurs à tout moment. Plus problématique me semble l'utilisation du verlan ou encore de l'argot, difficile à comprendre par des lecteurs n'ayant pas grandi dans l'Hexagone. Tout compte fait, ce roman tranche sur les précédents de l'auteur par son manque de resserrement dans l'action, sa multiplication des acteurs, dont certains auraient pu ne pas paraître sur scène, sa syntaxe souvent bancal, soumise à un rythme saccadé, censé transmettre le sentiment d'urgence, alors que les profils et les silhouettes des hommes et des femmes dans *Peine perdue* auraient été plus saisissants encore si l'auteur avait pu se tenir à l'essentiel et faire appel à la brièveté de la nouvelle.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

MARIE-CHRISTINE ARBOUR

Schizo

Triptyque, Montréal, 2014, 288 pages

Depuis qu'elle est éditée chez Triptyque (2011), Marie-Christine Arbour signe un livre par année. Un exercice que l'on devine éprouvant, dans la mesure où sa plume extirpe vaillamment les mauvaises herbes d'un jardin secret cultivé au grand jour voilà près d'une quinzaine d'années.

Schizo raconte avec lucidité le long parcours de qui n'est pas bien dans sa tête et dans son corps depuis l'enfance. « À trois ans déjà, je sais que la vie m'échappe », écrit la narratrice. Refus de grandir, séparation dramatique des parents, adolescence tourmentée, cursus universitaire erratique et relations toxiques serviront de catalyseur à l'anxiété, aux crises de panique, à l'anorexie et à la dépression. Au rythme d'une valse-hésitation douloureuse, les visites répétitives à l'urgence, l'accom-

plissement chancelant des psys ou celui carrément douteux de charlatans conduiront finalement cette femme, « qui ne peut aller plus loin dans l'illusion », à se présenter volontairement à l'hôpital. Le diagnostic sera implacable : schizophrénie paranoïaque décompensée. Entre les mains d'un psy réservé qui ne cherche pas à « normaliser » sa patiente, cette dernière consentira enfin au chaos qui est le sien. « Et ainsi, je vis. Je suis une folle protégeant avec zèle ce qu'il lui reste de raison ». Tout n'est pas gagné, il va sans dire, mais l'âpreté du chemin parcouru pour en arriver là force le respect.

« La souffrance se vend mal », lit-on, et de fait, nous sommes plongés dans une lecture exigeante, même si en optant pour un récit chronologique, Arbour se déplace avec aisance à travers les broussailles de son circuit fermé. Dans cet univers habité par un « moi » confus et à fleur de peau, le « je » omniprésent de la narratrice se fait lancinant. D'autant que l'auteure adopte un style serré et privilégie la phrase courte. Il faut également souligner que le roman navigue entre le récit de vie et l'autofiction, frôlant les côtes de l'autobiographie. Quoi qu'il en soit, la question du genre reste rhétorique. Dans ce livre, Arbour, personnage et/ou auteure, assume tout simplement la liberté effrayante de l'écrivain à dessein d'en arriver à décrire l'indescriptible.

✱ GINETTE BERNATCHEZ

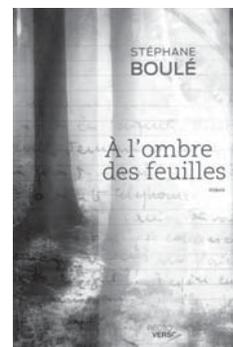
STÉPHANE BOULÉ

À l'ombre des feuilles

Éditions Recto-Verso, Québec, 2014, 239 pages

Stéphane Boulé n'est pas un inconnu dans le monde de l'édition. Il a déjà remporté le prix d'excellence des éditions de la Paix pour son roman jeunesse, *La petite odyssee du garçon dans l'escalier* (2009), une histoire de farfadet. Enseignant de carrière, il a aussi publié un essai sur l'éducation publié chez Anne Sigier, *Vivre l'école comme on aide le pin blanc* (2005). À *l'ombre des feuilles*, un premier roman pour un lectorat adulte, met en scène un jeune professeur qui, au terme de sa première année d'enseignement, fait le bilan de son expérience. Il est loin d'être satisfait de cette année, surtout qu'il ne semble pas avoir réussi à obtenir ni l'aide ni la collaboration du directeur de son école, qui ose changer la note d'un élève de son cours de français en troisième secondaire. Il faut dire que cet élève a triché et l'a menacé de mort. Professeur consciencieux, Mikaël Langevin songe à délaissier l'enseignement, ayant perdu cette passion, cet enthousiasme, qui l'avaient mené vers cette profession où il était appelé à aider les jeunes, du moins le pensait-il. Au cours de l'été qui suit cette difficile première année dans la carrière, il retrouve une bonne dizaine de cahiers qui constitue son journal intime qu'il relit et qu'il décide d'exploiter après la rencontre fortuite d'un directeur d'école privée qui le met sur la route d'un autre professeur devenu traducteur qui l'aide à se reprendre en main, après une

roman



période de remise en question. Cet homme, qu'on lui a décrit comme misanthrope, mais qui se révèle profondément humain, l'accompagne dans son cheminement, qui conduira à faire la lumière sur la conduite du directeur, qui n'a pas un passé reluisant, qu'il serait malheureux de dévoiler sans détruire l'intérêt des lecteurs.

À *l'ombre des feuilles* est un beau roman, de grande qualité, qui mérite certes le détour. L'intrigue d'abord, qui se déroule à Québec, ne manque pas d'intérêt. Aux difficultés rencontrées par le jeune professeur s'ajoute une belle quête d'amitié avec certaines personnes de son entourage, dont une jeune locataire fort sympa-

thique, qui lui redonne le goût de vivre après une douloureuse séparation, un boulanger vietnamien, avec qui il s'entend comme larron en foire, et ses deux « conseillers », qui ont occupé un rôle important dans le monde de l'éducation et qui l'aident à se reprendre en main après une difficile période de remise en question. L'écriture de ce jeune auteur, professeur de français au Collège du Mont-Saint-Sacrement, est aussi à souligner : elle saura plaire à ceux et celles qui attachent de l'importance à l'expression juste, à la musicalité des mots. Vivement un nouveau roman !

✱ AURÉLIEN BOIVIN

LOUIS CARMAIN

Bunyip

L'Hexagone, Montréal, 2014, 272 pages, coll. « Fictions »

Fort du succès de *Guano*, son premier roman, finaliste du prix Robert-Cliche et du prix littéraire Archambault et lauréat du prix des Collégiens 2014, Louis Carmain récidive rapidement – cette vitesse pour rester sur la lancée explique sans doute les nombreuses coquilles laissées par l'éditeur – avec *Bunyip*, un roman aussi excentrique que le précédent, où l'auteur s'ébroue dans une aventure tordue, exotique, tout comme dans le style et la narration, qui confirment le dépaysement en affichant une telle originalité qu'ils prennent d'ailleurs le pas sur l'histoire, finalement anecdotique.

Timothée (ou Timothé, s'il faut en croire le communiqué de presse), jeune photoreporter tasmanien, est invité par son patron, dont le magazine périclité, à se rendre sur l'île de Bougainville pour tenter de localiser et d'immortaliser l'épave du bateau du célèbre explorateur, que nul n'a su retrouver. En route vers sa destination, Timothée fait la rencontre fortuite de la belle Viviane, une Taïwanaise venue convaincre de hauts dignitaires de Papouasie de sauver les îles Carteret de leur disparition, annoncée pour 2015 si rien n'est fait (l'intrigue se déroule cependant dans les années 1980). Ces voyageurs se croisent donc, tous deux en transit à Port Moresby, sympathisent, amorcent une vague idylle en convenant de partager une excursion dans la mine de cuivre locale. Ils seront dès lors projetés en pleine guérilla, faits prisonniers par des rebelles qui dévastent non seulement les minières, mais massacrent également les villages voisins, pour faire reconnaître les droits de leur peuple. Bien que ce résumé (incomplet bien sûr) puisse laisser croire à un propos politique, révolutionnaire, écologique, il n'en est rien ; l'intrigue se tourne plutôt du côté des liens ambigus entre le héros et sa belle militante, dont les allégeances sont d'ailleurs perturbées par le chef guérillero qui retient le couple captif.

Nous l'avons dit, l'attrait du romancier va plutôt pour le style, la narration, qui surplombent les person-

nages, comme peut en témoigner cet extrait, assez représentatif : « En ce qui nous concerne, n'osant parler de nos soupçons à Timothée, de l'accumulation des indices, des signes grandissant de duplicité que nous tous avions repérés, nous espérions tout de même voir ce dernier douter de Viviane un peu plus tôt. Cela nous aurait épargné la description de son désenchantement. Mais, comme chacun sait, l'amour est un non-voyant et l'adultère, bien souvent, une chirurgie laser. » (p. 201) On ne sait plus s'il faut admirer le style ou, plutôt, se désoler de la déconfiture amoureuse du personnage qui, d'ailleurs, paraît lui-même contempler ses malheurs avec une certaine complaisance.

Cette désinvolture de la narration tend à communiquer un certain détachement au lecteur à l'égard des personnages, ce qui freine un peu son adhésion à l'histoire. Ce ton, pourtant, faisait mouche dans le premier roman de l'auteur, affectant la distance d'une narration XVIII^e siècle pour raconter, justement, une aventure aux accents historiques avec une dérision qui s'accompagnait d'une affection pour ses personnages, nous les rendant sympathiques dans leur gaucherie. Dans *Bunyip*, malgré un style tout aussi séduisant par sa complexité syntaxique et son vocabulaire précis, riche, on dirait que la magie opère moins bien puisqu'on paraît frôler la condescendance à l'égard des protagonistes.

Ce style novateur, rare dans la littérature québécoise, dans lequel s'est engagé Louis Carmain, appelle un doigté difficile à maîtriser, comme un *bunyip* (monstre légendaire de la culture aborigène australienne) : il s'agit de trouver l'équilibre entre un ton qui maintient suffisamment de distance pour rester caustique tout en cultivant un attachement senti pour les personnages et leurs propos. La tâche n'est pas simple, mais un romancier de la trempe de Carmain a très certainement l'étoffe littéraire pour y arriver.

✱ ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD



roman

MARTIN CLAVET

Ma belle blessure

VLB éditeur, Montréal, 2014, 121[2] pages

Ceux et celles qui ont cru ou qui croient encore que le prix Robert-Cliche attribué à une première œuvre n'a plus la même qualité littéraire qu'à ses débuts avec les Chrystine Brouillet, Robert Lalonde, Madeleine Monette, et quelques autres, devront faire amende honorable avec le roman de Martin Clavet, *Ma belle blessure*. Le thème exploité est l'intimidation dans les cours d'école. La narration est confiée à un enfant de dix ans, Rastaban, qui vient d'aménager dans un nouveau quartier – son « grand-papaternel » ayant déniché un nouvel emploi – et qui fréquente une nouvelle académie où il n'est pas très bien accueilli (c'est un euphémisme). À son retour à la maison, le soir, il confie à son journal intime, son « fränz », selon son propre vocabulaire d'enfant rempli de néologismes, ses états d'âme. À l'école, il est perçu comme un garçon « féminin » et il est vite identifié comme « tapette ». Il devient le souffre-douleur d'un véritable bourreau, Phobos, qui lui administre, en présence souvent des autres élèves de l'académie, des sévices corporelles presque inimaginables, insoutenables pour certains, en raison de leur cruauté, sans toutefois nuire à la vraisemblance et au réalisme du récit. La violence, on l'aura deviné, est omniprésente, dans toutes les entrées du journal de Rastaban, – neuf sont numérotées, l'une est chapeautée d'un « ? » et une autre a été écrite vingt ans après que le jeune ait quitté l'école et soit devenu adulte. Le récit des journées de classe à l'académie est écrit dans la langue d'un enfant de dix ans, une langue colorée, farcie de néologismes qui confirment l'intelligence de l'enfant, capable de jouer avec les mots et expressions qui donnent de la vie à son récit. C'est ainsi qu'il prend le « shmorbus » pour se rendre à l'école, où il espère jouer au « ballon-tueur », il écoute la « holovision », le soir, avec ses géniteurs, il ne discute pas mais « babelite » avec ses interlocuteurs ou ses « gynées », qui ont « trop d'hormones dans les ovaires » (p. 27). Pour se démarquer auprès des autres élèves, il attache beaucoup d'importance à sa chevelure et à ses vêtements toujours trop *cool*, ses « sublimes habits top fashion » (p. 31) que son bourreau ne manque pas d'abîmer à chaque fois qu'il s'attaque à lui, victime et vrai martyr, sans que les adultes, tant ses parents que ses professeurs, voire le directeur ne songent à intervenir. C'est finalement Rastaban lui-même qui, vingt plus tard, sans jamais avoir oublié l'humiliation qui l'a privé de son enfance, se fera justice, pensant que la violence dont il a été victime ne peut se régler que dans la violence. Fin pour le moins décevante, il faut le dire, malgré la sensibilité, l'originalité, la cruauté aussi du récit. Notre société fabrique-t-elle des monstres ? C'est à croire, si on se fie au premier roman de Martin Clavet, une belle réussite.

✱ AURÉLIEN BOIVIN

CLAUDE DION

Si seulement les vents avaient été favorables

JCL éditeur, Saguenay, 2014, 428 pages

Pour être un auteur nouvellement né à l'art romanesque, Claude Dion n'en a pas moins un certain âge. En fait, il a derrière lui une carrière en électronique, domaine qui ne prédestine pas à l'écriture, en principe. En pratique, ce Trifluvien se tire d'affaire plus qu'honorablement dans ce premier roman, soutenu par un souffle indiscutable et dont l'intrigue est construite avec grand soin.

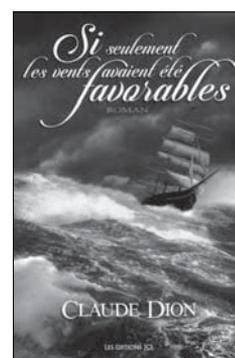
L'action se déroule dans le premier tiers du XIX^e siècle. Fils d'un forgeron établi en Ohio, Frank décide de filer à l'anglaise, pour fuir une vie de gagnepetit. Il a bien d'autres aspirations que de succéder à son paternel. Au terme d'un voyage éprouvant, il parvient à Boston, ville que la légende et les récits de voyageurs lui ont décrite comme un Eldorado. Le jeune homme compte y faire fortune rapidement, obsédé qu'il est par la richesse. Comme il est plus qu'impatient, tous les moyens sont bons pour lui. À compter du jour où on lui offre un emploi de commis dans une banque, il n'a de cesse de mettre au point une stratégie pour dépouiller son employeur.

Pendant ce temps, Patricia, la fille de son patron, a beau se rebeller, son père entend la promettre à un bon parti, un jeune homme fortuné choisi parmi la bonne société. Mais, dès que Frank et elle se rencontrent, ils tombent éperdument amoureux l'un de l'autre, à un point tel que la fille convient de s'associer avec le voleur. Ensemble, ils établissent un plan pour se retrouver à Londres quelques mois plus tard.

Son méfait perpétré, le jeune homme s'embarque avec sa fortune sur un voilier qui devrait le conduire à destination après avoir passé par le sud des Amériques et longé la côte ouest en s'adonnant au cabotage. Mais une violente tempête fait rage dans les quarantièmes rugissants, près du cap Horn, qui met le navire à mal et le force à un long radoub sur une île, alors que la jeune femme dont Frank est épris n'a d'autre choix que de prendre époux ; ayant convaincu ce dernier de l'emmener à Londres en voyage de noces, elle y disparaît aussitôt sans laisser de traces, et toutes les recherches pour la retrouver resteront vaines.

Lorsque Frank se retrouve enfin dans la grande ville avec un retard considérable, son amante ne le cherche plus, s'étant résignée à croire que son navire a sombré corps et biens. Elle est peu à peu tombée dans la misère la plus noire et ce ne sera qu'après bien des tribulations que le hasard remettra les deux jeunes gens en présence l'un de l'autre.

Le lecteur qui se laissera séduire par ce roman en aura pour son audace. Porté par la plume de Dion, il fera pratiquement le tour du monde occidental et visitera bien des lieux, les uns sordides ou périlleux, les autres pleins de charme. La société de l'époque, tant américaine que britannique, lui sera présentée avec



beaucoup de précision, dans une écriture évocatrice propre à recréer les atmosphères.

Si, au départ, on a un peu de difficulté à comprendre le caractère extrême de la cupidité de Frank, on oublie vite ce malaise, emporté dans le feu d'une action riche de péripéties et dense en termes de contenu, qui ne laisse place à aucune stagnation, à aucune longueur.

✱ CLÉMENT MARTEL



CHRISTINE EDDIE

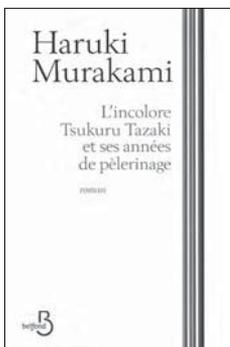
Je suis là

Alto, Québec, 2014, 150[1] pages

« Histoire vraie mais [qui] n'est pas tout à fait la vérité », selon la quatrième de couverture, *Je suis là*, dernier roman de Christine Eddie, qui nous avait déjà donné, également chez Alto, *Les Carnets de Douglas* (2008), *Le cœur de la crevette* (2010) et *Parapluies* (2011), finaliste au Prix littéraire de la Ville de Québec et du Salon du livre, ne laissera personne indifférent, tant l'histoire est émouvante. L'intrigue se déroule presque essentiellement en Acadie, là où la romancière a vécu une partie de son existence et à laquelle elle est restée fidèle, comme le prouve l'hommage inconditionnel qu'elle rend à

l'un des grands Acadiens, le linguiste et l'homme à tout faire Pascal Poirier, l'auteur entêté d'un précieux glossaire de la langue acadienne.

La narratrice, prénommée Angèle, née le 1^{er} août, comme son écrivaine préférée Anne Hébert, mais 58 ans plus tard, à qui elle rend hommage aussi, a été une femme tout à fait ordinaire et sans histoire jusqu'à ce qu'elle donne naissance à des jumelles. Peu de temps après, celle qui se qualifie de « reine du mouvement et de l'indépendance » (p. 64-65) est victime de ce qu'elle appelle « un tir groupé d'infortunes » (p. 62), soit « [u]n mélange dévastateur d'hypertension, d'hyperempoisonnement, d'hypervirus et de muscle cardiaque complètement dépassé par les événements » (p. 62-63), qui l'a laissée tétraplégique. Désormais, elle doit se résigner à ce coup cruel du destin, qui la « ligote à un fauteuil roulant », situation qui limite considérablement sa marge de manœuvre, « trop étroite pour la liberté » (p. 64) dont elle jouissait, en tant que « femme qui court, qui rit, qui mange du homard, qui joue du violoncelle, qui fait l'amour » (*ibid.*). En raison de son handicap sévère, elle vit dans une maison spécialisée, à Shédiac, entourée de quelques autres pensionnaires, dont les sœurs Margot et Ghislaine McLaughlin, la très colorée Alice Bourgeois avec son langage populaire acadien, la dévouée préposée aux bénéficiaires Doris, Yann, l'ambulancier violoncelliste, voire des personnages sans doute inventés, comme Népenhès, du grec qui veut dire « qui dissipe la douleur », sorte d'ami imaginaire, comme on en voit parfois chez les



enfants. Angèle, parfois avec humour, nous fait part de son quotidien, de ses rêves mais aussi de ses déceptions, surtout qu'elle est consciente d'être privée de ses enfants et de son mari, comme si elle était condamnée à vivre sur une île déserte. Car, on peut le comprendre, après la tragédie dont elle a été victime, Angèle souffre de la solitude. Mais elle est un modèle de résilience, tout en étant aussi très émotive, surtout quand elle est en présence de ses jumelles, qu'elle ne peut toucher ou serrer dans ses bras, ou de son mari, qui ne peut la visiter sans pleurer.

Christine Eddie a su, et cela ne doit pas être facile, se mettre dans la peau de son amie Angèle et reconstituer, quatre ans après le drame, cette histoire triste mais pas larmoyante, qui invite à l'humanité, au partage, à l'entraide, à la vie en somme. Et, comme dans ses autres romans, la romancière sait raconter dans une langue impeccable, belle, juste, qui tâte de la poésie ici et là. À lire, oui, à petites doses, et à méditer en cette période d'austérité, plaisir assuré.

✱ AURÉLIEN BOIVIN

HARUKI MURAKAMI

L'incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage

Traduit du japonais par Hélène Morita

Belfond, Paris, 2014, 368 pages

Que savons-nous de la littérature japonaise ? Peu de chose, et ce, malgré les nombreuses traductions. Pourtant, les sujets sont passionnants, comme celui des magnifiques *Belles endormies* de Yasunari Kawabata ou *Le jeu du siècle* de Kenzaburō Ōe, *La femme des sables* de Kōbō Abe, *La tombe des lucioles* d'Akiyuki Nosaka. La liste est longue. Au Québec, on lisait volontiers des auteurs japonais dans les années 1970. Yukio Mishima en tête. Maintenant, seuls les fidèles de ces maîtres en connaissent les œuvres. En Occident, Haruki Murakami est devenu célèbre avec sa trilogie *1Q84*, il y a de cela deux ans, une transposition des temps modernes dans le monde de George Orwell. Un rappel : lors de sa parution, en moins d'un mois, un million d'exemplaires avaient été vendus au Japon, tout comme cela a été le cas lors de la publication de *L'incolore Tsukuru Tazaki*. La « formule » de l'auteur reste essentiellement la même, lui assurant ses succès maintes fois répétés : avant tout, il s'agit d'événements banals en apparence, mais qui se compliquent sans que l'on s'en rende compte, pour se terminer sur une ouverture permettant plusieurs avenues, selon le goût ou le caractère de chaque lecteur. Le plus récent roman n'est pas une exception.

Après une longue et intense amitié, les quatre amis de Tsukuru, Rouge, Bleu, Blanche et Noire l'excluent un jour de leur cercle sans autre façon. (Les couleurs sont cachées dans les prénoms des amis, seul celui de Tsukuru signifie une autre qualité, il est « celui qui construit ».) Pour lui, l'absence de couleur sera l'es-

sence même du caractère du protagoniste qui croit être un contenant vide, un homme insignifiant et insipide, sans opinions ou convictions personnelles. Au lieu d'insister pour connaître le pourquoi de son rejet, il encaisse le coup et vit pendant près de six mois « en pensant presque exclusivement à la mort » (p. 7). Les amis sont à Nagoya alors que lui, passionné par les gares, étudie à l'Université technique de Tokyo, qu'il quitte avec diplôme en poche et trouve un travail dans le domaine de la sécurité des gares. Tout va donc bien pour lui, en apparence du moins. Cependant, Tsukuru, qui n'a plus eu le moindre contact avec ses anciens amis, est incapable d'établir une relation stable avec une femme, trop perturbé par ce qui s'est passé. Un jour, il rencontre Sara qui, avant d'aller plus loin dans leur relation, lui demande d'élucider sa brutale exclusion. Lors d'un entretien avec Rouge et Bleu, il apprend que Blanche, excellente musicienne, a été étranglée il y a quelques années ; son meurtrier demeure inconnu. La dernière amie, Noire, est mariée et vit en Finlande. C'est elle que Tsukuru ira voir pour apprendre la vérité sur Blanche, qui l'avait accusé de viol. Mais nous ne voyons que la partie visible de l'iceberg...

Murakami nous fait découvrir un monde complexe de sous-entendus, de suppositions, un réseau souterrain entre les anciens amis, même si le groupe s'était dissout à la fin de leurs études secondaires. Noire nous fait comprendre qui était réellement Blanche, une jeune femme profondément perturbée. Toutefois, nous sommes loin d'un roman policier où l'innocence du personnage central serait prouvée et le malfaiteur identifié. Le but de l'auteur est différent : par ses fréquentes analepses, il établit des ponts entre le passé et le présent – l'évènement qui a failli pousser Tsukuru au suicide a eu lieu il y a seize ans – et dégage, avec beaucoup de délicatesse, les éléments-clés qui ont prédestiné Blanche à une mort précoce dans un monde qui n'a jamais été le sien. Il s'agit là d'un travail patient et passionnant, car l'auteur n'explique rien. Il fait appel à la sensibilité du lecteur, procède par touches à peine perceptibles, où les digressions ne sont plus des moments de repos dans la narration, mais essentielles à la compréhension des différentes rencontres avec les amis, toutes habilement reliées entre elles.

À aucun moment l'auteur ne relâche la tension qui habite le personnage central, toute en allusions. À l'occasion, nous sommes les témoins d'une violence psychologique aussitôt masquée par les codes régissant la société japonaise. Si la littérature vise à nous dépayser et à découvrir l'Autre, alors Murakami est un grand écrivain qui mérite d'être mieux connu ici. Après ce roman, on se tournera vers d'autres, comme *La course au mouton sauvage* (1990), le premier livre de l'écrivain à avoir connu un succès mondial, où se profile clairement l'œuvre à venir, dominée par le réalisme magique. De magnifiques heures de lecture en vue.

● HANS-JÜRGEN GREIF

AMÉLIE NOTHOMB

Pétronille

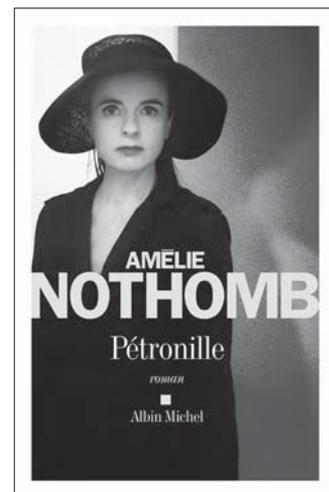
Albin Michel, Paris, 2014, 168 pages

Pétronille est le 23^e roman de l'auteure phare des éditions Albin Michel. Dans ce roman, Nothomb dévoile encore un pan de sa vie, mais pas comme elle l'a déjà fait dans ses romans autobiographiques (*Stupeur et tremblements*, *Métaphysique des tubes*, *Ni d'Ève ni d'Adam* et *La nostalgie heureuse*). Ici, Nothomb ne convie pas son lecteur à une incursion dans son passé ; elle l'invite à jeter un regard voyeur sur son quotidien d'auteure à succès. Tous ceux qui s'intéressent de près au monde des lettres et de l'édition, avec une préférence pour ses aspects *people*, y trouveront leur compte. Aussi, tous ceux qui sont fascinés par la personnalité franchement atypique de Nothomb y trouveront encore matière à réflexion.

Dans *Pétronille*, Amélie Nothomb partage avec le lecteur les réflexions et les états d'âme qui la traversent lors des lancements de ses livres. Elle y traite de l'accueil que lui réservent les libraires et les lecteurs, et des délicates attentions dont elle fait l'objet (elle évoque notamment les fins alcools qu'on commande expressément pour elle). Bien que la célèbre auteure apprécie cette reconnaissance dont plusieurs n'osent même pas rêver, elle traverse tout de même de longs couloirs d'ennui au cours de ces exercices mondains répétitifs. Il semble désormais n'y avoir plus que l'alcool pour l'enivrer. Aussi Amélie se met-elle en quête d'une « compagne de beuverie », comme elle l'écrit. Elle finit par trouver la perle rare parmi des admirateurs venus à une séance de signature. Pétronille Fanto sera pour Amélie la compagne rêvée : elle tient bien l'alcool et son discours reste stimulant intellectuellement malgré les verres qui s'enfilent. Entrée dans la vie d'Amélie d'abord pour partager avec elle les meilleurs champagnes, Pétronille deviendra une amie, une confidente. Son audace et sa non-complaisance poussent Nothomb à questionner ses valeurs et ses agissements. L'intrigue du roman repose essentiellement sur ce dialogue entre deux personnalités fortes – Pétronille est une rebelle, qui plus est une rebelle qui écrit, et magnifiquement – qui, sous l'effet du champagne, s'entrechoquent et pétillent.

Le principal intérêt de ce roman, écrit simplement, sans esbroufe, tient selon moi dans l'exposition de la solitude que l'auteure avoue ressentir. La solitude que Nothomb exprime ici, c'est celle de plusieurs d'entre nous : liés à plusieurs réseaux sociaux, mais toujours en quête d'une véritable âme sœur pour partager, dans le réel, dans le quotidien, une part de soi. Amélie croira l'avoir trouvée, cette âme sœur, en la personne de Pétronille, un être androgyne qui vit dans les extrêmes et

roman



qui finit par lui offrir au moins autant d'étourdissements que le champagne. Mais cette amitié née d'une pulsion festive s'avérera toxique : Pétronille a besoin qu'Amélie soit pour elle un garde-fou. Pétronille est la reine de l'excès et du détachement, et être lié à elle, c'est comme jouer à la roulette russe. On appréhende, tendu, le moment où la belle trouvera le bon alignement dans le barillet...

Un mystère plane tout de même sur ce roman de Nothomb qu'on devine plus complexe qu'il ne paraît. Toute la finale, qui défie les règles logiques de la narration, nous permet de douter de l'existence de Pétronille Fanto. Ne serait-elle pas seulement une part de l'âme de Nothomb, comme le suggère l'onomas-

tique ? Sa part noire, sa part extrême, qu'elle peine à contrôler ? « La solitude est utile. Il faut parfois ne parler qu'avec soi-même. On entend alors de dures vérités ou d'agréables mensonges selon qu'on s'analyse ou qu'on s'imagine. », écrit Henri de Régner. Peut-être ce roman est-il un long monologue intérieur déguisé en dialogue : c'est au lecteur de le découvrir.

Quoi qu'il en soit, on sort de ce roman touché par l'aveu de solitude de l'un des auteurs contemporains les plus acclamés.

✱ CHANTALE GINGRAS

JEAN-JACQUES PELLETIER

Dix petits hommes blancs

Hurtubise, Montréal, 2014, 575[1] pages

On l'aura deviné, le titre du dernier roman de Jean-Jacques Pelletier, *Dix petits hommes blancs*, rappelle, à n'en pas douter, les *Dix petits nègres* d'Agatha Christie. On y trouve encore des allusions à Georges Simenon et à son inspecteur Maigret, l'un des personnages fétiches de Pelletier, devenu au fil des ans et des publications, avec Chrystine Brouillet et Patrick Senécal, l'un des maîtres incontestés du polar québécois.

L'intrigue, savamment orchestrée, se déroule à Paris, où le déjà bien connu des inconditionnels du romancier, l'inspecteur Gonzague Théberge, est en vacances avec son épouse, qui se remet difficilement

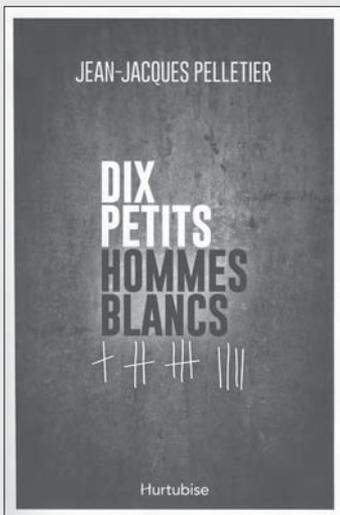
de l'attentat dont elle a été victime dans *Les visages de l'humanité* (2012). On y croise l'écrivain Victor Prose, la tueuse professionnelle Natalya Crico, recyclée en travailleuse humanitaire, et plusieurs autres personnages, dont l'artiste Darian Hillmorek, sans doute le seul à connaître toute la vérité sur les meurtres en série commis dans différents arrondissements de la Ville Lumière : un dans le 1^{er}, deux dans le 2^e, jusqu'à quatre dans le 4^e. Dix meurtres en tout, comme le précise le titre, dont les victimes, toutes assassinées par étouffement, sont des hommes blancs, de petite taille, sans passé criminel, tous choisis au hasard parce que, dirait-on, ils étaient au mauvais endroit au mauvais moment. Voilà qui suffit à créer commotion, panique et chaos au

sein de la population, surtout chez les résidents des 5^e et 6^e arrondissements, sans doute les prochains touchés par un ou des maniaques. D'autant plus chez les enquêteurs, auxquels Théberge est invité à se

joindre à la demande d'un inspecteur ami du Service de renseignements français.

Comme dans les autres romans de Pelletier, qui fut professeur de philosophie au Cégep de Lévis-Lauzon jusqu'à sa retraite, l'action est fort bien menée dans ce douzième roman. À l'intrigue policière, comme à son habitude, le romancier, fidèle à la technique qu'il a privilégiée jusqu'ici et qui a fait son immense succès, intègre une foule de réflexions sur les enjeux de la société contemporaine, qu'il observe et qu'il juge parfois sévèrement, non sans un humour certain cependant, surtout quand il aborde les réseaux sociaux, qui jouent un rôle primordial dans ce roman. Il faut toutefois prévenir les lecteurs qui ne seraient pas familiers avec les œuvres de Pelletier : il leur faudra être très attentifs, dans les cent premières pages, afin de se familiariser avec une foule de personnages que le romancier abandonne pour les retrouver un peu plus loin dans l'intrigue, après en avoir présenté d'autres, qui n'ont pas toujours un rapport important avec l'action. Voilà qui peut agacer et en décourager quelques-uns. Mais ceux qui exerceront leur patience seront rapidement récompensés, car Pelletier est non seulement habile pour développer une intrigue – quelle imagination il a ! – mais il est aussi très respectueux de la langue, toujours juste et précise, sauf, bien entendu, quand il reproduit des extraits de blogues, courriels et autres textes empruntés aux médias sociaux. J'oubliais : les amoureux comme moi de la ville de Paris retrouveront avec plaisir ses quartiers animés, ses bistrotts et bars, ses restaurants voire ses musées. Certes, un roman de qualité qui suscite un intérêt certain.

✱ AURÉLIEN BOIVIN



roman